

JARIG JELLES

*Préface aux Œuvres posthumes
de Spinoza*

Traduit du néerlandais par
LOUIS MEYER

Traduit du latin et précédé de
“Le salut par l’*Éthique*” par
BERNARD PAUTRAT

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

TITRES ORIGINAUX

Voorreeden

Præfatio

LE SALUT PAR L'ÉTHIQUE

LE 21 février 1677, Spinoza meurt de la phtisie en son domicile de La Haye. En novembre de la même année paraissent, en latin, sans nom d'éditeur, ses *Œuvres posthumes*. La page de titre porte ceci : B. D. S./OPERA/POSTHUMA,/ *Quorum series post Præfationem / exhibetur*. C'est-à-dire : B(enedictus) D(e) S(pinoza), Œuvres posthumes, dont est produite la série après une Préface. Cette préface, qui occupe les 35 premières pages du volume, n'est pas signée. Ensuite vient la série des œuvres : l'*Éthique*, le *Traité politique*, le *Traité de l'amendement de l'intellect*, les lettres et les réponses à celles-ci, suivies d'un *Index rerum* dû aux éditeurs, et enfin, un peu à l'écart, l'*Abrégé de Grammaire de la langue Hébraïque*, suivi lui aussi d'un index.

À quelque temps de là paraît la version néerlandaise sous le titre *De Nagelate / SCHRIFTEN / van / B. D. S.*, suivi de la liste des œuvres. Il n'est pas fait mention de la préface, qui ouvre pourtant le volume, lequel prend fin avec les lettres et réponses, auxquelles s'ajoutent deux pages d'errata. Il n'a pas été jugé bon d'y inclure l'*index rerum*, ni l'*Abrégé de Grammaire de la langue Hébraïque*.

Tel est donc l'ouvrage auquel nous devons de connaître ce qui fait de Spinoza "notre" Spinoza, au premier chef cette *Éthique* sur laquelle il travailla sa vie durant et dont il s'entretenait régulièrement avec ses amis les plus proches.

Ce sont eux qui, avec un dévouement remarquable, s'emploient dès la mort du maître à réunir les manuscrits épars, à établir soigneusement les textes, à organiser le volume et à en financer la publication, sans oublier bien entendu la rédaction de cette longue Préface qui est comme la porte ouvrant enfin sur le grand œuvre, tout cela en huit ou neuf mois. Ces hommes-là ont donc droit à notre reconnaissance, ainsi qu'à toute notre confiance dans la mesure où il s'agit du cercle le plus intimement lié à Spinoza depuis des années. Or curieusement cette Préface, qui est leur œuvre à eux, n'a jusqu'à présent pas eu l'honneur d'une traduction en français, ni l'*index rerum* non plus. Sans doute les a-t-on tenus pour quantité négligeable. L'index, passe encore, mais une Préface? N'avait-t-on pas envie de savoir comment ces familiers tant de l'œuvre que de l'homme, qui recueillent les travaux de "leur philosophe" si fameux et si décrié, les présentent au public lettré de toute l'Europe? C'est manquer de curiosité. Et si la mienne fut éveillée, je le dois une fois de plus à Fabrice Zagury, qui dès 2005, sur un site Internet¹, appelait de ses vœux une traduction de cette *Præfatio* dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

C'est donc avec un grand appétit de savoir que je me plongeai dans ce texte inconnu de moi, ou, plus exactement, vu mon ignorance du néerlandais, dans la version latine figurant en tête des *Opera Posthuma*, telle que l'a procurée

1. spinozaetnous.org

Fokke Akkerman, éditeur de la Préface dans ses deux langues.¹ Un rapide survol me permit immédiatement de constater qu'elle était émaillée de dizaines de renvois aux Écritures, particulièrement au Nouveau Testament, ce qui ne manqua de m'étonner et d'exciter encore plus ma curiosité : une bondieuserie ? Au moment de présenter l'œuvre maîtresse de ce Spinoza qu'on savait, depuis la publication du *Traité théologico-politique* (1670), si critique à l'encontre des Écritures, on les convoquait à chaque page. Dans quel but ? Que voulait, ce faisant, démontrer l'auteur ? Une phrase cueillie au passage me sauta aux yeux et me mit sur la voie : "ce que notre Philosophe démontre être prescrit par la Raison à propos de la Règle du bien vivre et du souverain bien de l'homme, convient scrupuleusement avec ce qu'ont enseigné le Sauveur et les Apôtres ; (...) les dogmes Moraux de la Religion Chrétienne, autrement dit ce que nous sommes tenus de faire pour être sauvés, s'y trouve parfaitement contenu". Ainsi donc l'auteur de la Préface soutenait, et probablement voulait démontrer à grand renfort de citations *ad hoc*, que la doctrine de cette *Éthique* qu'on allait enfin découvrir était non pas seulement compatible mais tout à fait conforme à la doctrine morale de la religion chrétienne.

Ayant lu cela, plusieurs pensées se précipitèrent en moi. D'abord la surprise, bien entendu, car cette thèse

1. F. Akkerman et H.G. Hubbeling, *The Preface to Spinoza's posthumous works and its author Jarig Jelles* (LIAS VI, 1979).

tranchait nettement avec l'idée généralement véhiculée par la tradition spinoziste française, surtout au xx^e siècle, d'un Spinoza étranger à toute religiosité, critique des Écritures, quasi matérialiste, voire tout simplement athée. M'effleura aussitôt la pensée que le contenu de cette Préface n'était peut-être pas étranger au fait qu'elle n'ait jamais été traduite en français.

À la surprise se mêlait un indéniable contentement, car j'étais depuis longtemps convaincu qu'il fallait accorder la plus grande importance au souci qu'a eu Spinoza de maintenir dans son système non seulement Dieu, bien entendu, qu'il eût pu après tout rayer de son vocabulaire, comme le suggéraient maints commentateurs, mais aussi la Religion, la Piété, le Salut, et le Christ lui-même. Sur ce dernier Alexandre Matheron s'était longuement penché dans son grand livre, *Le Christ et le salut des ignorants*, qui justement s'évadait de la tradition dominante et prenait au sérieux le rapport complexe de Spinoza au Christ; et même si je ne partage pas toujours ses analyses ou ses conclusions, nous avons du moins cet intérêt en commun. Et voilà que le préfacier, selon toute apparence, était, si j'ose dire, de notre côté. Déjà j'entendais d'aucuns récriminer: quoi, un Spinoza chrétien? vous n'y pensez pas. Si, j'y pensais, à condition bien sûr de savoir ce qu'on entend par "chrétien", par "religion chrétienne" et par "dogmes moraux de la religion chrétienne". Pour le savoir, il fallait lire et traduire. La perspective d'avoir à naviguer dans l'Écriture, qui d'abord tendait à me rebuter, devint au contraire tout

à fait excitante. J'avais hâte de voir comment l'auteur allait s'y prendre pour appuyer sa thèse, qui avait donc d'avance ma sympathie, voire mon assentiment.

Je fus, je l'ai dit, contraint de traduire cette Préface à partir de sa version latine. Les travaux de Fokke Akkerman et Piet Steenbakkers m'apprirent qu'il s'agissait de la traduction du texte original, lequel est en néerlandais, que le latin est très probablement dû à Louis Meyer et l'original néerlandais à Jarig Jelles. Louis Meyer est bien connu de ceux qu'intéresse Spinoza, pour avoir été le destinataire de la fameuse lettre 12 consacrée à la question de l'infini. Je rappellerai seulement que ce médecin, tôt rallié au cartésianisme, publia en 1665 un "traité paradoxal" intitulé *La Philosophie interprète de l'Écriture sainte*, qui n'est pas sans rapport avec notre Préface, comme on va le voir. Quant à Jarig Jelles, on trouve l'essentiel de ce qu'il faut en savoir dans l'étude que lui a consacrée H. G. Hubbeling dans l'édition de référence. On s'accorde à penser qu'il a été très tôt lié à Spinoza, du temps de leur jeunesse où ils étaient encore tous deux dans le négoce. Il est protestant convaincu, de la secte des Mennonites, minoritaire dans un État où le calvinisme est quasiment religion d'État, à sa version officielle de la Bible, la Bible des États, et ne transige pas sur les questions de foi. Lui aussi s'était rallié, philosophiquement parlant, au cartésianisme, puis à son continuateur et critique, Spinoza. Suite à la publication en 1670 du *Traité théologico-politique*, cela lui valut d'être soupçonné d'opinions suspectes. Il semble que ce soient les

attaques dont il est alors l'objet qui le déterminent en 1673 à rédiger, encouragé par Spinoza lui-même, une *Profession de foi universelle et chrétienne*, où il répond à ses accusateurs et expose une profession de foi "qui puisse être partagée par tous les chrétiens". La lettre 48A qu'il envoie à Spinoza en mars 1673, soit seulement quatre ans avant de rédiger la Préface, atteste qu'il y joint sa profession de foi afin que Spinoza en juge "selon la vérité". La lettre 48B, incomplètement conservée, indique que Spinoza y trouva à redire au moins sur un point, et la lettre 48C, que Jelles procéda à des corrections, soumit de nouveau son texte à Spinoza, qui, après lecture, se déclara cette fois-ci satisfait, le trouvant "tel qu'(il) ne pourrait rien y modifier". On trouvera de longs extraits de cette *Profession de foi* en annexe de l'édition de la Correspondance procurée par Maxime Rovère¹. On y constatera combien la Préface est dans la stricte continuité de cette *Profession de foi*, et l'on observera que Jelles, spinoziste qui se veut en même temps tout à fait chrétien, y défend déjà l'idée que la foi qui sauve, foi en Christ fils de Dieu, n'est pas autre chose que le savoir ou connaissance spirituelle "purement intellectuelle". Là se trouve la matrice d'où est issue notre Préface, largement consacrée à développer cette même thèse. Il est donc juste de tenir la Préface, d'abord, pour une œuvre de Jarig Jelles à part entière, où se donne à lire le point de vue sous lequel

1. Spinoza, *Correspondance*, annexe IV, trad. M. Rovère (Paris, GF Flammarion, 2010).

le chrétien mennonite Jelles envisage l'œuvre de Spinoza. Seule la lecture de la Préface nous permettra de dire si son interprétation "chrétienne" de la pensée de Spinoza est fidèle, ou bien forcée, intéressée, voire mensongère.

Fort de ce savoir dû aux remarquables travaux de la communauté spinoziste, j'ai donc commencé à traduire la Préface latine. À peine en avais-je passé le seuil qu'une nouvelle surprise m'attendait. Jelles, en ouverture, fournit quelques données concernant la vie de Spinoza ; historiquement, ce sont les toutes premières, et elles émanent d'une source qu'on peut tenir pour autorisée ; je m'étonnai que nul n'en ait jamais donné une version française, à l'exception de Jules Prat dans sa Notice sur Spinoza en ouverture de *La droite manière de vivre*¹. Mais plus étonnant encore, dans cette brève biographie il n'est fait strictement aucune mention de son appartenance à la communauté juive, aucune allusion à sa formation hébraïque, aucun rappel de son expulsion violente de ladite communauté. On aimerait connaître les raisons d'un tel silence. Qui a fait ce choix ? Jelles seul ? Le cercle des amis ? Ou bien Spinoza aurait-il donné cette consigne, tout comme il leur a demandé de signer ses œuvres posthumes de ses seules initiales, preuve évidente que la question de leur publication a été directement évoquée entre eux ? Après tout, rien n'interdit de penser que la phtisie qui tuait Spinoza à petit feu, même si elle finit par l'emporter à l'improviste,

1. Spinoza, *De la droite manière de vivre*, trad. Jules Prat (Allia, 2016).

lui laissa néanmoins bien assez de temps pour voir venir sa fin, envisager la publication posthume et décider d'une préface, voire en fournir lui-même des éléments, et, par exemple, dire péremptoirement : pas un mot sur les Juifs. Qui le saura jamais ? Reste que ce silence pèse lourd.

Une fois satisfait à son souci biographique, Jelles donne le sommaire de l'*Éthique* qu'on va lire, puis s'emploie à réfuter deux objections que l'on a faites au *Traité théologico-politique* : Spinoza confondrait Dieu et la Nature, et soumettrait Dieu au destin. Objections qu'il réfute en citant les réfutations de Spinoza lui-même contenues dans ses lettres. Cela fait, il en vient à ce qui l'intéresse vraiment et anime toute sa préface, et qu'il résumera ainsi : prouver "que ce que notre Philosophe démontre être prescrit par la Raison elle-même à propos de la Règle du bien vivre et du souverain Bien de l'homme, convient scrupuleusement avec ce qu'ont enseigné le Sauveur et les Apôtres ; que les dogmes Moraux de la Religion Chrétienne, autrement dit ce que nous sommes tenus de faire pour être sauvés, s'y trouve parfaitement contenu ; enfin, que cette étude par laquelle nous nous efforçons de comprendre la vérité des articles de la Doctrine Chrétienne, et de vivre et agir selon elle, concorde en tous points avec l'Écriture Sainte et la Religion Chrétienne".

Il va suivre scrupuleusement cet ordre, et d'abord réfuter l'objection selon laquelle Spinoza poserait, dans sa doctrine, une autre norme de vie et un autre souverain bien que les chrétiens. Il expose donc, en

s'appuyant point par point sur l'*Éthique*, les choses que Spinoza démontre, autrement dit, celles que la Raison dicte, "quant à la droite manière de vivre et au souverain Bien de l'homme", et il en conclut ceci: "Si on les compare à celles qu'ont enseignées notre Sauveur Jésus-Christ et ses Apôtres, non seulement on s'aperçoit de leur très grande convenance entre elles; mais on verra aussi clairement que les choses que la Raison prescrit sont exactement les mêmes que celles qu'ils ont livrées; bien plus, on verra que les dogmes de la Morale Chrétienne y sont parfaitement contenus: en effet tout ce qu'ont enseigné notre Sauveur et les Apôtres se ramène en somme à ceci, qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout, et aimer son prochain comme soi-même; eh bien, ce même Amour de Dieu et du prochain est manifeste dans ce que notre Auteur démontre être prescrit par la Raison." En somme cela revient à dire: moralement parlant, chrétiens et spinozistes, même combat, dès lors que le christianisme est défini par les deux enseignements christiques ici rappelés et par eux seuls, sans référence à une quelconque obédience s'appuyant sur une institution ou une autorité proclamées, pratiquant un culte spécifique, etc. Et en ce sens-là, avec cette restriction-là, incontestablement la doctrine morale de l'*Éthique* peut être dite "chrétienne". On peut bien entendu contester ce résumé de la doctrine chrétienne, et les "papistes", les catholiques romains, qui ne jurent que par l'Autorité de l'Église, ne manqueront pas de le faire, mais il est

LICET scripta, Lector benevole, hoc libro contenta, maximam partem imperfecta, multò minùs ab ipso Auctore examinata, polita, ac emendata sint; ea tamen luci exponere non abs re visum fuit, eò quòd non parùm utilitatis Orbi literato, nec parùm scientiæ Lectori Philosopho dabunt, qui, neque veri specie nixus, neque autoritate motus, solidas rationes, & indubitatas quærit veritates.

Et quamvis libri, in quo cuncta ferè Mathematicè demonstrantur, parùm intersit, ut sciatur, quibus parentibus ejus Auctor fuerit ortus, quamque vitæ inierit rationem (hæc enim satis superque ex his scriptis manifesta est) non inutile tamen fore visum est, hæc pauca de ejus Vitâ narrare.

Fuit ab ineunte ætate literis innutritus, & in adolescentiâ

QUOIQUE les écrits contenus dans ce livre, Bienveillant Lecteur, soient pour la plupart inachevés, et aient été fort peu examinés, polis et amendés par l'Auteur lui-même, il n'a pourtant pas semblé dépourvu d'intérêt de les livrer au public, en ceci qu'ils n'offriront pas peu d'utilité au monde lettré, ni peu de science au Lecteur Philosophe qui, sans s'appuyer sur l'apparence du vrai ni être mû par l'autorité, recherche des raisons solides et des vérités hors de doute.

Et quoique, s'agissant d'un livre où tout ou presque est démontré mathématiquement^{1a}, il importe peu de savoir de quels parents est né son Auteur et quelle manière de vivre il adopta (car ces choses-là sont on ne peut plus manifestes à partir des écrits que voici), il n'a pourtant pas semblé inutile de raconter un peu sa vie.

Dès son plus jeune âge il fut nourri aux lettres, et au cours de son adolescence il

a. Les notes du traducteur sont appelées par un chiffre arabe et se trouvent en fin d'ouvrage à partir de la page 143, celles de l'auteur sont appelées par une lettre et se trouvent en bas de page. (N.d.E).

per multos annos in Theologiâ se exercuit; postquam verò eò ætatis pervenerat, in quâ ingenium maturescit, & ad rerum naturas indagandas aptum redditur, se totum Philosophiæ dedit: quum autem nec præceptores, nec harum Scientiarum Auctores pro voto ei facerent satis, & ille tamen summo sciendi amore arderet, quid in hisce ingenii vires valerent, experiri decrevit. Ad hoc propositum urgendum Scripta Philosophica Nobilissimi & summi Philosophi Renati des Cartes magno ei fuerunt adjumento. Postquam igitur se ab omnigenis occupationibus, & negotiorum curis, veritatis inquisitioni magnâ ex parte officientibus, liberâsset, quò minùs à familiaribus in suis turbaretur meditationibus, urbem Amstelædamum, in quâ natus, & educatus fuit, deseruit, atque primò Renoburgum, deinde Voorburgum, & tandem Hagam Comitum habitatum concessit, ubi etiam ix Kalend. Martii anno supra millesimum & sexcentisimam septuagesimo septimo ex Pthisi hanc vitam reliquit, postquam annum ætatis quadagesimum quartum excessisset. Nec tantùm in veritate perquirendâ totus fuit, sed etiam se speciatim in Opticis & vitris,

s'exerça pendant des années² à la Théologie ; mais une fois parvenu à l'âge où l'esprit mûrit et est rendu apte à se lancer sur la piste des natures des choses, il s'adonna tout entier à la Philosophie ; et comme ni les précepteurs ni les Auteurs de ces Sciences ne répondaient suffisamment à ses vœux et que lui, néanmoins, brûlait d'un très grand amour du savoir, il décida d'expérimenter ce que valaient les forces de son esprit en ces matières. Pour s'acharner à la poursuite de ce but, les Écrits Philosophiques du Très Noble et très grand Philosophe René des Cartes lui furent d'un grand secours. Et donc, une fois libéré des occupations de tous ordres et des soucis des affaires, qui faisaient grandement obstacle à la recherche de la vérité, pour être moins troublé dans ses méditations par ses familiers il quitta la ville d'Amsterdam, où il était né et avait été éduqué, et il s'établit d'abord à Rijnsburg, puis à Voorburg et enfin à La Haye, et c'est là aussi qu'il quitta cette vie le IX^e jour des Calendes de Mars de l'an mille six cent soixante-dix-sept³, emporté par la phtisie, après avoir dépassé quarante-quatre ans. Et non seulement il fut tout entier à la poursuite de la vérité, mais en outre il s'exerça particulièrement à tourner et polir des Optiques et des verres qui pussent

quæ Telescopiis ac Microscopiis inservire possent, tornandis, poliendisque exercuit; & nisi mors eum intempesta rapuisset, (quid enim in his efficere potuerit, satis ostendit) præstantiora ab eo fuissent speranda. Licet verò se totum mundo subduxerit, & latuerit, plurimis tamen doctrinâ, & honore conspicuis Viris ob eruditionem solidam, magnumque ingenii acumen innotuit: uti videre est ex Epistolis ad ipsum scriptis, & ipsius ad eas Responsionibus.

Plurimum temporis in Naturâ rerum perscrutandâ, inventis in ordinem redigendis, & amicis communicandis, minimum in animo recreando insumpsit: quin tantus veritatis expiscandæ in eo ardor exarsit, ut, testantibus iis, apud quos habitabat, per tres continuos menses in publicum non prodierit; Quinimò, ne in veritatis indagine turbaretur, sed ex voto in eâ procederet, Professoratum in Academiâ Heidelbergensi, ei à Serenissimo Electore Palatino oblatum, modestè excusavit, uti ex Epistolâ quinquagesimâ tertiâ & quartâ perspicitur.

Ex hoc veritatis studio, & summâ diligentîâ prodierunt anno CIO IO CLXIV *Renati Des Cartes Principiorum*

servir aux Télescopes et Microscopes ; et si une mort intempestive n'était venue le ravir, on en devait attendre d'encore plus remarquables (car il a suffisamment montré ce dont il était capable dans ces choses-là). Et il eut beau se soustraire tout entier au monde et rester caché, il se fit pourtant connaître d'un grand nombre d'hommes signalés par la doctrine et l'honneur, à cause de son érudition solide et de la grande acuité de son esprit, comme on peut le voir à partir des Lettres qu'ils lui ont écrites et des réponses qu'il leur donna.

Il consacra la plus grande part de son temps à scruter la Nature des choses, à mettre en ordre ce qu'il trouvait et à le communiquer à ses amis, et la moindre à récréer son esprit ; bien plus, il brûlait d'une telle ardeur à traquer la vérité que, selon les témoignages de ceux chez qui il habitait, il resta trois mois de suite sans sortir en public ; bien plus, pour ne pas être troublé dans sa quête de la vérité et pour y procéder selon son vœu, alors que le Sérénissime Électeur Palatin lui offrait le professorat à l'Académie de Heidelberg il déclina modestement l'offre, comme on le voit par les Lettres LIII et LIV⁴.

De ce zèle et de cette très grande diligence pour la vérité sortirent en l'an 1664 *Les Principes*

Philosophicæ pars I & I more Geometrico ab Auctore nostro *demonstratæ*, quibus accessere Ejusdem *Cogitata Metaphysica*; anno verò MDCLXIV *Tractatus Theologico-Politicus*, in quo subtilissimæ & res consideratione dignissimæ, Theologiam, sacram Scripturam, atque vera, solidaque Reipublicæ fundamenta spectantes, tractantur.

Ex eodem fonte scaturiverunt, quæ hîc sub titulo B.D.S. OPERA POSTHUMA Lectori communicantur: sunt verò hæc omnia, quæ ex adversariis, & quibusdam apographis inter amicos, ac familiares delitescens colligere licuit. Et quanquam credibile est apud hunc, aut illum aliquid, à nostro Philosopho elaboratum, absconditum esse, quod hîc non invenietur; existimatur tamen, nil in eo inventum iri, quod sæpius in his Scriptis dictum non sit; nisi fortè sit *Tractatulus de Iride*, quem ante aliquot annos, ut quibusdam notum, composuit, quique, nisi eum igni tradidit, ut probabile est, alicubi delitescit.

Nomen Auctoris in libri fronte, & alibi literis duntaxat initialibus indicatum, non aliâ de causâ, quàm quia paulò ante obitum expressè petiit, ne Nomen suum

de la Philosophie de René Des Cartes parties I et II démontrées géométriquement par notre Auteur, auxquels s'ajoutèrent, du Même, les *Pensées Métaphysiques*; et en l'an 1670 le *Traité Théologico-Politique*, dans lequel il est traité de choses très subtiles et très dignes de considération concernant la Théologie, l'Écriture sainte et les fondements vrais et solides de la République.

C'est de la même source que jaillirent ce que l'on communique ici au Lecteur sous le titre B. D. S. ŒUVRES POSTHUMES; et c'est là tout ce qu'on a pu rassembler venant de brouillons ou de certaines copies qui se cachaient chez les amis et familiers. Et quoiqu'il soit crédible que chez tel ou tel se trouve caché quelque chose élaboré par notre Philosophe qu'on ne trouvera pas ici, on estime néanmoins qu'on n'y trouvera rien qui ne soit dit souvent dans ces écrits-ci; à moins peut-être que ne s'y trouve un petit *Traité de l'Iris*^s qu'il composa il y a quelques années, comme d'aucuns le savent, et qui se cache quelque part à moins qu'il ne l'ait livré au feu, comme il est probable.

Si le nom de l'Auteur, sur la couverture et ailleurs, est réduit à ses initiales, la seule raison en est qu'il demanda expressément peu avant sa mort que son nom ne figurât pas